

Le Combat des Trente

Philippe De Valois, cependant, avait renouvelé la trêve du mois de juin 1350. Mais il était mort deux mois après, et le Duc de Normandie, qui lui succéda sous le nom de Jean II, laissa comme son père les deux partis de Blois et de Montfort ensanglanter La Bretagne.

C'est alors qu'eut lieu **le Combat des Trente**, qu'on peut regarder comme le résumé de toutes ces guerres héroïques, combat longtemps contesté par quelques sévères historiens, mais établi désormais sur deux témoignages irrécusables : le poème découvert à la Bibliothèque impériale par M. De Penhouet et M. De Fréminville, et le chapitre de Froissart, restitué par son savant éditeur, M. Buchon.

Compatissant pour les hommes de paix au milieu des brutalités de la guerre, Thomas d'Agworth avait convenu avec les principaux chefs franco-bretons qu'on respecterait de part et d'autre les travaux, les maisons et les personnes des laboureurs et des commerçants, mesure nécessaire, d'ailleurs, par la famine, qui menaçait de devenir permanente en Bretagne. Mais à peine d'Agworth eut-il été tué par le transfuge Cahours que le capitaine anglais Bembroug (Bembro ou Brandebourg), commandant pour Edouard et Montfort à Ploërmel, vengea la mort de son compatriote en portant au mépris des conventions et des trêves, le fer et le feu dans tout le pays. Le maréchal Robert De Beaumanoir, gouverneur de Josselin pour Charles De Blois, et qui joue dans toute cette histoire le plus noble rôle, demanda un sauf-conduit à Bembroug pour aller parlementer avec lui. Il l'obtint et de rendit à Ploërmel. Sur la route, il rencontra des paysans traînés par les soldats anglais, les fers aux mains et des entraves aux pieds, attachés par deux ou trois comme des bêtes de somme. Emu de pitié et d'indignation, Beaumanoir reprocha vivement à Bembroug cette violation des traités. Bembroug lui répondit en le sommant de se taire et le menaça de voir bientôt Montfort maître de toute la Bretagne, et les Anglais maîtres de toute la France.

« Bercez vous d'un autre rêve, reprit fièrement Beaumanoir, et délivrez d'abord ces prisonniers.

- Pour commander ainsi aux Anglais, s'écria Bembroug, il faudrait d'autres hommes que des Bretons.
- Eh bien ! dit Beaumanoir, choisissez un lieu et un jour ; afin que les guerriers seuls supportent le poids de la guerre, prenez trente Anglais, je prendrai trente Bretons, et nous verrons qui a le meilleur cœur et la meilleure cause. »

Bembroug accepta le défi. Rendez-vous fut pris pour le samedi suivant au chêne de Mi-Voie, dans les landes de La Croix Helléan, entre Ploërmel et Josselin, et chaque capitaine s'occupa de choisir ses compagnons.

Ceux de Beaumanoir furent : les chevaliers de Tinténiac, Guy de Rochefort, Yves Charruel, « homme de très grande stature, excédant la commune proportion des hommes » ; Robin Ragueneil, Huon de Saint Yvon, Caro de Bodegat (ou Bosc de Gas), Olivier Arrel, Geoffroi du Bois, Jehan Rousselot (ou Rousselet), et les écuyers Guillaume de Montauban, Alain de Tinténiac, Tristan de Pestivien, Alain de Keranrais, son oncle ; Louis Goyon (ou Gouyon), Geoffroi de la Roche, Guyon de Pontblanc, Geoffroi de Beaucorps, Maurice de Parc, Jehan de Sérent, de Fontenay, Hugues Caput (ou Hugues Trapus), Geoffroi Poulard, Maurice et Geslin de Trésiguidy (ou Trisguidi, ou Tronguidi), Guillaume de La Lande, Olivier de Monteville, Simon Richard. La liste des bénédictins ne porte point le nom de Hugues Capus ; en revanche, elle porte deux Fontenay. D'autres listes portent La Marche au nombre des chevaliers.

Bembroug ne put trouver dans sa troupe que vingt Anglais dignes de confiance ; il y joignit six Allemands ou Flamands, et, selon Morice et Lobineau, quatre Bretons. Mais ce dernier fait est au moins douteux. Le poème dit : Quatre Brabançons. Froissart ne s'explique point à cet

égard. Voici les noms de ces trente guerriers. Chevaliers : Robert Knoles, Hervé de Lexualen, Richard de La Lande, Thomelin Billefort (ou Belifort), Thomelin Walton , Hue ou Hugues de Caverley.

Ecuyers : Jean Plesanton, Richard Le Gaillard, Hugues son frère, Hucheton de Clamaban, Repetort, Hennequin de Guenchamp, Hennequin Herrouard, Hennequin Le Maréchal, Boutet d'Aspremont. Gens D'armes : Croquart, le célèbre aventurier ; Gauthier l'Allemand, Bobinet Melipars, Ysannet, Jean Roussel, D'Agworth, neveu de Thomas d'Agworth ; Hulbitée, Helcoq, Helichon Le Musard, Troussel, Robin Adès, Perrot de Gannelon, Guillemin Le Gaillard, Raoul et Prévot D'Ardaine.

Ces quatre derniers sont ceux que les bénédictins désignent comme Bretons, et le poème comme Brabançons.

Le jour venu, chefs et champions entendirent la messe et se rendirent au rendez-vous. Ils étaient armés de lances, d'épées, de poignards, de haches, de fauchards (ou sabres recourbés), de brancs d'acier et de maillets de fer. Le maillet de Belifort pesait, dit-on vingt cinq livres. Clamaban portait une faux tranchante d'un côté, et de l'autre était garnie de crochets de fer. On voit que la plupart des ces armes étaient faites pour un combat à pied, combat que les chevaliers de ce temps préféraient d'ailleurs, particulièrement en champ clos. Aussi tous, et d'un même accord, descendirent-ils de cheval en arrivant sur le pré. Il est à présumer, cependant, que chacun demeura libre de reprendre sa monture ; car on voit un des Bretons user de ce droit ; et personne ne lui en a fait un reproche, pas même Froissart, qui est favorable aux Anglais.

« Une infinité de noblesse était venue là, dit d'Argentré, exprès, sous sauf-conduits, pour assister à ce grand spectacle. »

Les acteurs défendirent aux spectateurs d'intervenir en aucune façon, ni pour ni contre qui que ce fut. Et les deux bataillons se mirent en ligne.

Les harangues faites de part et d'autre, Bembroug eut un scrupule, malgré la prophétie de Merlin qui lui promettait la victoire.

Il proposa à Beaumanoir de remettre la partie, pour obtenir l'autorisation de leurs princes respectifs. Mais les Bretons répondirent tout d'une voix que ce serait prêter à rire aux assistants, et le signal fut donné.

Au premier choc, les Bretons eurent le désavantage. Yves Charruel fut pris, Geoffroi Mellon mordit la poussière ; Bodegat, Rousselot et Pestivien reçurent des blessures graves.

Loin de perdre courage, Beaumanoir et les siens multiplièrent leurs coups. Les armes jettent des éclairs. La terre tremble sous les pieds des combattants. La sueur et le sang coulent à longs flots. Chaque tourbillon de poussière dérobe un duel à mort. Exténués enfin, à bout de force et d'haleine, les deux partis s'arrêtent pour se reposer et se rafraîchir.

Les Bretons n'étaient plus que vingt cinq contre trente. Beaumanoir les ranime du geste et du la voix...

« Je me battrais mieux si j'étais chevalier » dit Geoffroi de La Roche.

« Eh bien ! Tu vas l'être », répond le maréchal.

L'écuyer dépose les armes et se met à genoux. Son parrain lui rappelle les hauts faits des ses aïeux, surtout des Budes de La Roche, son père, fléau des Sarrasins d'Orient. Puis il lui donne l'accolade et lui remet ses armes. Geoffroi se relève chevalier.

Le combat recommence.

Bembroug fond sur Beaumanoir, le saisit à bras le corps et lui crie :

« Rends toi Robert, je ne te tuerai pas, je te donnerai en présent à ma mie.

-C'est ma mie qui sera mienne ce soir », repart le maréchal en se défendant avec vigueur.

Aussitôt Alain de Keranrais et Geffroi du Bois viennent à son aide. D'un coup de lance, le premier renverse Bembroug. Le second lui passe son épée au travers du corps.

Les Anglais étaient perdus dès lors sans l'intrépide Croquart. « Tenez ferme, compagnons ! s'écrie-t-il ; c'est moi qui vous commande à présent. Nos épées valent mieux que les prophéties de Merlin ! »

Les rangs se resserrent, et la mêlée redevient furieuse.

Délivrés par la mort de Bembrough, les prisonniers bretons rentrent dans la lice. D'Agworth et les deux allemands tombent sous leurs coups. Croquart, Caverley, Knoles et Belifort vengent leurs camarades en blessant Beaumanoir. Vaincu par la chaleur, la fatigue et l'inanition (le maréchal avait pieusement jeûné), couvert de sueur, de poussière et de sang, Beaumanoir éperdu demande à boire. « Bois ton sang, Beaumanoir » lui répond une voix bretonne, la voix de Tinténiac suivant les uns, de Geoffroi du Bois suivant les autres. Qu'importe, si tous deux en étaient capables ?

A ce mot sublime, le maréchal retrouve son énergie et retombe comme la foudre sur les Anglais.

Cependant rien ne pouvait ouvrir les rangs de ceux-ci, serrés comme une maille de fer, lorsque Guillaume de Montauban, qui respirait à l'écart, chausse ses éperons, s'élançe sur son cheval et fait semblant de fuir.

« Ah, mauvais écuyer, lui crie Beaumanoir, cette lâcheté déshonore à jamais ton nom.

-Tiens bon de ton côté, répond Montauban, je vais besogner du mien. »

Et, lançant son cheval au plus fort des ennemis, il rompt leur bataillon, les culbute les uns sur les autres, et assure la victoire à ses compatriotes.

La meilleure partie des Anglais resta sur le champ de bataille, avec quatre Bretons. Knolles, Caverley, Belifort, Croquart rendirent les armes. Ce dernier fut proclamé le meilleur combattant parmi les vaincus. Tinténiac le fut de même parmi les vainqueurs. « Beaumanoir, bois ton sang ! » resta le cri de guerre des Beaumanoir. Célébré par les poètes, chanté par les ménestrels, représenté sur les tapisseries, le Combat de Mi-Voie devint si fameux qu'on disait un siècle après, en parlant des plus belles batailles : « On se battit comme au Combat des Trente. »

Et c'est en vain que les douteurs par système voudraient encore reléguer cette joute héroïque au nombre des fictions chevaleresques, ou la ravalier aux minces proportions d'une querelle de maîtresses ! Le Combat des Trente est acquis, dans toute sa portée nationale, à l'immortalité de l'histoire par les deux monuments que nous allons religieusement transcrire.

Non ! Le sévère et pieux Beaumanoir n'alla point provoquer Bembroug seulement pour voir lequel avait plus belle mie, à moins qu'il ne fut question de Jeanne de Penthievre et de Jeanne de Montfort, invoquées alors par leurs partisans respectifs. Qui ne sait, d'ailleurs, que de pareilles expressions étaient une formule générale du temps, que les chevaliers exécutaient au nom d'une dame souvent imaginaire leurs plus grandes et leurs plus saintes entreprises, que les princes eux-mêmes et les généralissimes se disputaient sur la couleur d'un ruban, tout en jouant le sort de leurs armées et de leurs peuples ? Quel qu'ait été, dans sa forme le défi du maréchal de Beaumanoir, son intention réelle et celle de ses compagnons fut de punir la violation d'un pacte sacré, de venger les campagnes et les populations bretonnes, ravagées et rançonnées, incendiées et massacrées par des brigands que leur propre parti désavouait, ou plutôt qui n'appartenaient réellement à aucun parti. Unis dans le fond de l'âme au milieu de leurs dissensions extérieures, tous les vrais Bretons protestèrent, par l'épée des Trente, contre les excès de la domination anglaise ; et si la victoire de Mie-Voie ne put terminer une guerre interminable, elle eut du moins pour effet de relever les espérances patriotiques en humiliant l'arrogance des étrangers. Le coup qu'elle leur porta fut si violent et si efficace, qu'après treize années de séjour en Bretagne ils en gardaient encore la marque, et que le triomphe éclatant de leur protégé, la victoire même d'Auray, ne put les maintenir au pays des Beaumanoir et des Tinténiac.

Et voilà sans doute la cause du silence de tous les historiens anglais sur le Combat des Trente. On dirait qu'ils ont essayé de l'effacer de leurs annales, tant ils le jugeaient fatal à leur nation ! Honneur donc et honneur éternel aux héros bretons de Mi-voie. !

Le voyageur qui va de Ploërmel à Josselin, après avoir quitté les riants alentours de la première ville, entre dans une aride et vaste lande, sans verdure et sans arbres, tapissée de cette rude bruyère d'Armorique dont la fleur rend à peine une étincelle rouge aux plus vifs rayons du soleil. Au centre de cette lande, à égale distance des deux cités, s'élevait autrefois le chêne séculaire qui avait ombragé les champions de Mi-Voie. Vers la fin du 16^{ème} siècle, la cognée de la Ligue jeta par terre ce vieux témoin du combat des géants. Bientôt après, une croix de pierre remplaça le chêne. Elevée au bord même de la route, elle disait au passant de se découvrir et de prier. Elle fut abattue une première fois en 1775, mais sur la demande de M. Martin d'Aumont, les états de Bretagne la relevèrent et gravèrent sur sa base cette inscription rapportée par Ogée :

**A LA MEMOIRE PERPETUELLE
DE LA BATAILLE DES TRENTE,
QUE MONSEIGNEUR LE MARECHAL
DE BEAUMANOIR A GAGNEE EN CE LIEU,
LE XXVII MARS L'AN MCCCLI**

La Révolution de 1793, non moins brutale que la Ligue, se flatta d'anéantir le souvenir des Trente avec le signe qui le consacrait. Mais le souvenir ressuscita glorieux pendant que la Révolution périssait d'elle-même.

En 1811, le conseil d'arrondissement de Ploërmel demande qu'une allocation de six cents francs, prise sur les centimes additionnels, fût consacrée à l'érection d'un monument en l'honneur des combattants de Mi-Voie. Le conseil général du Morbihan applaudit à cette idée, et vota pour le même projet la somme de deux mille quatre cents francs. Le 11 juillet 1819, la première pierre fut posée par le comte de Coutard, lieutenant général, commandant la treizième région militaire, par M. De Chazelles, baron de Lunac, préfet du Morbihan, et par M. Piou, ingénieur en chef au corps royal des ponts et chaussées. M. De Bausset-Roquefort, évêque de Vannes, donna la bénédiction.

Ce monument, que chacun peut voir aujourd'hui, est un obélisque haut de quinze mètres, large à sa base d'un mètre soixante centimètres, et d'un mètre à son sommet. Formé d'assises de granit ayant chacune soixante centimètres, il occupe le centre d'une étoile plantée de pins et de cyprès, dont la plus grande largeur est d'environ cent quarante mètres.

Sur la face de l'Est on mit ces mots :

**SOUS LE REGNE DE LOUIS XVIII,
ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE,
LE CONSEIL GENERAL DU DEPARTEMENT
DU MORBIHAN A ELEVE CE MONUMENT
A LA GOIRE DES XXX BRETONS.**

La face de l'ouest porte la même inscription traduite en l'ange celtique. Au sud sont gravés les noms des combattants ; au nord la date du combat : 27 MARS 1351. Auprès du monument on a placé la pierre relevée en 1775 par les états de Bretagne. Voilà tout.

L'obélisque de Mi-Voie appartient aujourd'hui à la paroisse de Guillac et non à celle de La Croix Helléan, la route servant de limite à ces deux communes. Cependant les maisons de Mi-Voie sont en La Coix Helléan.

Avec trois mille francs, sans doute, on ne pouvait rien faire de mieux que ce monument, taillé sur le patron banal des ponts et chaussées. Des soupçons fâcheux, d'ailleurs, planaient encore en 1819 sur l'importance nationale du Combat des Trente. Mais, aujourd'hui que cette belle page de notre histoire est irrévocablement déchiffrée, l'obélisque de Mi-Voie, il faut le dire, n'est pas digne des vainqueurs de Bembroug !

Si nous vivions au temps où l'ivraie de la matière laissait germer le bon grain de l'esprit, où les grands mots, respectés par le bavardage des avocats, faisaient encore exécuter des grandes choses, où les cathédrales s'élevaient dans les villes et les clochers à jour dans les villages, où toute noble pensée trouvait un écho dans le peuple et des instruments dans ses chefs, nous dirions au Morbihan, à la Bretagne, à la France :

« Au lieu de cette aiguille de pierre, qui ressemble à tout et ne signifie rien, osez réaliser à Mi Voie le rêve d'un pèlerin breton. Prenez dans les entrailles de la « terre de granit » trente blocs géants, tels que ceux qui se dressent à Carnac ou à Locmariaquer. Peut-être les trouverez vous dans la lande même où « rosoya » le sang des Trente. Rangez ces blocs en bataille sur le lieu du combat, comme se rangèrent les champions de la Bretagne devant le maréchal de Beaumanoir. Appelez trente artistes bretons et, si les artistes manquent, appelez des ouvriers. (Ce sont des ouvriers qui ont fait le clocher du Kreisker, le jubé du Folgoat, le calvaire de Plougastel... L'auteur du tombeau sans pareil de François II, Michel Colomb, était un ouvrier.)

Commandez à ces simples statuaires de tailler dans chaque bloc, un chevalier colossal, le casque en tête, la main sur l'épée, l'écu au flanc, tout cela naïvement et largement indiqué, comme il convient à des hommes de fer sculptés en granit. Pourvu que la mâle figure se distingue sous la visière, que la forme humaine se dégage de l'ébauche, que l'armure se découpe hardiment sur le ciel, que le socle et la statue forment une masse indestructible, il n'en faut pas davantage. Sur les trente écussons gravez les trente noms et les trente armoiries. Plantez au milieu de la ligne un chêne comme celui de Mi-Voie. Laissez le s'élever et s'étendre librement jusqu'à ce qu'il couvre tous les chevaliers de son ombre. Et lorsqu'un jour le voyageur, traversant le désert de cette lande, verra se dresser devant lui cet arbre immense et ces trente guerriers de pierre, soit que le soleil projette au loin leurs gigantesques silhouettes, soit que la lune multiplie et agrandisse encore leurs fantômes, ce voyageur reconnaîtra la nation qui repousse depuis trois mille ans l'étranger, et qui sait encore, comme ses antiques druides, élever à ses héros les pierres du souvenir. »

(In Pitre-Chevalier, La Bretagne ancienne et moderne, 1859.)

Histoires et Légendes de La Bretagne Mystérieuse, Tchou Editeur 1968.

